

## JONATHAN SAFRAN FOER

### *Attrape-lecteurs*

par Lila Azam Zanganeh  
illustration de Christian Cailleaux

À 28 ans seulement, Jonathan Safran Foer a déjà publié deux romans à succès. Son second ouvrage, *Extremely Loud and Incredibly Close* (2005), met en scène un jeune garçon errant dans les rues de New York – thème qui l’a aussitôt fait comparer à Jerome D. Salinger. Autre point commun, ce prodige des lettres américaines a fait son entrée dans les colonnes du *New Yorker*. Rencontre à Brooklyn.

**U**ne homme gracile, enfant terrible des lettres américaines, Jonathan Safran Foer a publié son premier roman à 25 ans : *Tout est illuminé*<sup>1</sup>, paru aux États-Unis en 2002. Le livre lui vaut aussitôt un succès retentissant, confirmé par de nombreux prix littéraires aux États-Unis. Sans plus attendre, Foer se remet au travail et publie trois ans plus tard *Extremely Loud and Incredibly Close*, un *Attrape-cœur* contemporain empreint des tonalités tragiques de l’après-11 septembre. Oskar Schell, 9 ans, a perdu son père dans les attentats du World Trade Center. Il erre dans le labyrinthe de New York et s’efforce de reconstituer l’étrange puzzle de son existence, tout en prenant la mesure – sa mesure – des cataclysmes de l’histoire et des vertus rédemptrices de l’imagination. « Oskar Schell, c’est moi », admet Foer lors de notre entretien à Brooklyn, non loin du quartier où il habite avec sa femme Nicole, son « idée de la beauté », comme il l’écrit en exergue de son roman. Cet écrivain aux mains enfantines et au corps frêle écarquille de grands yeux noirs lorsqu’il évoque l’Amérique, la littérature et le sens de la vie... à 28 ans.

**Lila Azam Zanganeh.** – Quelle sorte d’adolescent étiez-vous ?

**Jonathan Safran Foer.** – Je me méfie de tous ceux qui n’ont pas souffert au lycée. Ce n’est pas possible autrement. Ou alors, c’est qu’on ne réfléchit pas. Ou qu’on n’est pas vraiment vivant. Le souvenir que j’ai gardé, c’est le sentiment d’une totale incapacité à exprimer ma personnalité. Toutes ces filles dont j’étais amoureux, si seulement elles avaient su qui j’étais, elles seraient peut-être venues vers moi... mais je ne maîtrisais pas les bons codes. Mon parcours, d’ailleurs,

n’est pas celui de la plupart des écrivains, je crois. Quand j’étais enfant, je ne lisais pas beaucoup, je ne tenais pas de journal. Ce qui m’intéressait se passait beaucoup plus dans la vraie vie. Je n’avais pas envie de m’enfermer dans une chambre ou de me cacher sous les couvertures pour lire. Je voulais trouver un moyen de dire certaines choses aux personnes que je connaissais ou que j’aurais aimé connaître. Au fond, j’écris pour tâcher de parler à des êtres réels.

**Aviez-vous une raison précise de centrer votre dernier roman sur un enfant confronté au 11 septembre ? Le sujet semble assez périlleux pour un romancier. Qu’est-ce qui a dicté votre choix ?**

Je n’ai pas cherché à écrire un livre sur le 11 septembre. Dans mon esprit, c’est l’histoire d’un garçon qui vit dans le New York d’aujourd’hui. Le 11 septembre en fait partie, il serait malhonnête d’essayer de l’éluder. Il n’a pas toujours été présent dans le livre. J’avais écrit une première mouture où le jeune Oskar avait perdu son père, mais on ne savait pas très bien dans quelles circonstances. Quand je l’ai montrée à mon petit frère, qui est mon premier lecteur, il a dit qu’on voyait bien, en fait, de quoi il s’agissait. Alors, pourquoi tourner autour du pot ? J’avais ce garçon qui invente des histoires de gratte-ciel et d’avions, tenaillé par les angoisses sans doute assez normales d’un jeune New-Yorkais ; il n’était pas difficile de deviner où je voulais en venir.

**Pourquoi votre narrateur est-il un enfant ?**

Au bout d’un moment, j’ai eu envie de parler plus longuement de cet enfant. Au début, il me faisait rire, et puis il m’a ému. Le plus important pour moi, c’est de trouver des personnages qui pourront me servir de truchement. Quand j’écris, j’essaie tout le temps de parler de ce que je ressens personnellement. Cela peut paraître atrocement nombriliste, égocentrique et tout le reste, mais je suis vraiment persuadé

qu'un écrivain ne fait jamais rien d'autre que d'écrire son expérience intime du monde qui l'entoure.

**Avez-vous subi de grandes influences littéraires, dans ce livre en particulier ou dans votre vie en général? Vous dites que vous ne lisiez pas beaucoup dans votre enfance. Et maintenant?**

Ah oui! Je ne sais pas si je lis plus ou moins que les autres aujourd'hui. *Le Tambour*, de Günter Grass, est un des livres que je préfère. Son protagoniste s'appelle également Oskar. Il a beaucoup compté pour moi. C'est surtout l'idée de l'enfant qui refuse de grandir, de se laisser entraîner dans le monde des adultes. Quoi d'autre? *Les Boutiques de cannelle*, de Bruno Schulz. C'est un très beau livre, d'une force incroyable.

**Et dans la production de romans actuelle, qu'est-ce qui vous plaît?**

À vrai dire, tout. Pour la première fois depuis quatre ans, nos livres sont sortis des cartons. On les range dans la bibliothèque et maintenant, je n'ai qu'à regarder pour trouver ce que je n'aurais jamais eu l'idée de chercher. Le meilleur moyen de découvrir une œuvre, c'est d'entrer dans une librairie sans savoir ce qu'on veut. On parcourt les rayons et il y a un déclic. Ce peut être une couverture séduisante, un auteur qu'on connaît déjà ou le pur hasard. Et puis, chaque fois que quelqu'un me recommande un roman, je le lis.

**C'est rare! Il y a aujourd'hui en Amérique une certaine lassitude à l'égard du postmodernisme. Vous, au contraire, vous avez l'air de dire dans vos deux romans: « Attention! je vais vous raconter une "vraie" histoire. »**

Un livre, c'est un ensemble, l'intrigue, mais aussi le style, le ton, les personnages, une certaine expressivité. Pour que ça marche, il faut que tous les ingrédients soient là en même temps. Un roman où ces choses manquent... oh, il y en a plein, mais je ne les aime pas.

**Et les auteurs étrangers? Vous suivez l'actualité littéraire en Europe?**

C'est difficile de savoir ce qui se passe à l'instant présent, parce qu'il faut le temps de traduire tous ces livres et beaucoup ne le seront jamais. Ce que je connais vient pour l'essentiel des éditions New Directions, qui font un travail formidable. Je reçois les ouvrages de leur service de presse, je ne sais pas pourquoi. Comme je lis presque tout, j'ai appris pas mal de choses sur la littérature européenne grâce à cet éditeur. Il y a une romancière allemande que je viens de lire et que j'aime beaucoup. C'est Jenny Erpenbeck. Elle a écrit *L'Enfant sans âge*<sup>2</sup> et, si j'ai bien compris, ce livre a eu un énorme succès en Allemagne, ce qui est assez incroyable pour un texte aussi intellectuel et mélancolique. J'ai adoré.

Oui, adoré. J'ai lu aussi un ou deux livres de Roberto Bolaño parus chez New Directions, et c'est par ce biais que j'ai abordé W. G. Sebald.

**Voyez-vous une différence notable entre les auteurs européens – ceux que vous avez lus récemment – et les Américains, dans leur approche de la fiction?**

Absolument. C'est que les Américains écrivent des pavés.

**Le « grand roman américain » dont parle Philip Roth?**

D'une certaine façon, oui. Les romanciers américains font dans le gigantisme, tandis que les Européens écrivent en



Jonathan Safran Foer et Lila Azam Zanganeh

général de plus petits livres beaucoup plus fragmentés. Paradoxalement, j'ai l'impression que la littérature européenne aborde davantage les grands sujets comme la vie et la mort, l'espoir et la désespérance, l'amour et toutes ces questions fondamentales. Alors que les livres américains vous servent facilement cinq cents pages sur les relations conjugales, les divorces ou les enfants maltraités. Je trouve que la fiction européenne en fait beaucoup plus avec beaucoup moins.

**Pensez-vous qu'il existe, aux États-Unis, une conception différente du métier d'écrivain? Quand on vient d'Europe, on a l'impression qu'ici, on considère véritablement l'écriture comme un métier. Il y a des ateliers d'écriture, on peut apprendre et s'améliorer, alors qu'en Europe, on est censé posséder un brin de génie de naissance.**

Je crois qu'aux États-Unis, il y a une grande part de commerce. Quelqu'un a eu l'idée lumineuse de s'enrichir en



donnant des cours. Et l'écriture, de façon générale, me semble beaucoup plus liée au commerce dans notre pays parce qu'on a infiniment plus de lecteurs, même si ces lecteurs représentent une part assez restreinte de la population! Aux États-Unis, cependant, un romancier peut gagner beaucoup d'argent avec un livre, alors qu'en Europe, je pense que c'est très difficile, à moins d'écrire en anglais. Il n'y a qu'à voir le nombre d'anglophones dans le monde! En fin de compte, notre culture actuelle tourne en grande partie autour du business littéraire. Que dites-vous de la quasi-inexistence de la figure de

l'« intellectuel engagé » aux États-Unis, par opposition à l'Europe et, bien sûr, à la France?

On a affaire à deux cultures très différentes. En tant qu'écrivain, je peux vous dire que c'est un bonheur d'aller en France, en Allemagne, en Italie ou même en Angleterre, et de voir des publicités pour des livres placardées dans le métro. C'est extraordinaire. Ou alors, on donne une conférence et, non seulement des tas de gens viennent, mais en plus ils paient quelquefois! L'écrivain y est considéré différemment. Mais les auteurs américains sont, foncièrement, aussi politisés que partout ailleurs dans le monde.

**Alors, pourquoi ne les voit-on pas prendre position ?**

À mon avis, c'est surtout parce qu'ils n'en avaient pas besoin. Jusqu'à une date récente, j'entends. Ce pays n'a jamais été parfait, mais il ne se portait pas trop mal pendant un bout de temps. Tandis que les Européens de l'Est, par exemple, ont dû résister à des gouvernants tyranniques et sanguinaires pendant des milliers d'années. C'est donc toute une tradition qui doit maintenant voir le jour ici.

**Pour l'instant, on dirait que l'écrivain américain est plus un personnage public qu'un auteur engagé...**

Un personnage pas très public non plus, étant donné que très peu de gens s'intéressent à la littérature, surtout aux États-Unis. On n'imagine pas Salman Rushdie, ou un autre, se faire accoster à tout bout de champ quand il se promène dans la rue. Quand les gens vous parlent de célébrité ou de vedettariat dans le monde des lettres, il y a une sorte de

« DANS MON ENFANCE,  
JE NE LISAIS PAS BEAUCOUP.  
CE QUI M'INTÉRESSAIT SE PASSAIT  
DANS LA VRAIE VIE. AU FOND,  
J'ÉCRIS POUR TÂCHER DE PARLER  
À DES ÊTRES RÉELS. »

contradiction dans les termes. En réalité, personne n'est un écrivain célèbre, il me semble. Les séances de signature et les tournées de conférences, ah oui ! parlons-en. Elles n'ont rien d'extravagant parce qu'on peut enfin toucher du doigt un phénomène dont on n'était pas très sûr, à savoir l'existence d'êtres en chair et en os qui lisent nos livres et nous disent ce qu'ils en pensent. On peut même discuter un peu avec eux, pas trop longtemps en général, mais dans un échange constructif. Et ça, c'est fabuleux. Je connais des tas de gens qui détestent donner des conférences et lire à haute voix des passages de leurs livres. Pas moi. J'aime aller à la rencontre de ces lecteurs improbables. Sans compter que j'ai toujours du mal à croire qu'ils vont venir. Je me demande chaque fois, en voyant la salle se remplir : d'où viennent tous ces gens ? Ont-ils décidé d'aller à cette conférence ce soir ? Sont-ils entrés par hasard ? Que pensent-ils une fois ici ? Qu'est-ce qui a bien pu attirer toutes ces personnes à une conférence ? **Croyez-vous aux vertus rédemptrices de la littérature, ou de l'écriture romanesque ?**

Oui. Je crois à cette logique du coup par coup, une personne après l'autre. En fait, j'ai écrit mon dernier livre assis dans mon lit ou sur un canapé, tout seul avec mon ordinateur portable. Les lecteurs aussi lisent souvent au lit ou sur un canapé, tout seuls. Je noue une relation avec une personne sans l'avoir jamais rencontrée. C'est ainsi que les livres peuvent transformer le monde. L'influence exercée par un livre est capitale.

Il s'agit d'éveiller la sensibilité du public. On n'a pas besoin d'un livre politique pour ça. Ni même moral, d'ailleurs. Il faut juste qu'il soit écrit avec une certaine sensibilité.

**Comment décririez-vous votre rapport à l'écriture ?**

Si vous aimez visiter les villes étrangères, goûter leur cuisine et parler leur langue, vous n'allez pas dire que vous aimez prendre l'avion. C'est simplement le moyen le plus pratique pour s'y rendre. Pour moi, l'écriture, c'est un peu pareil. Les livres sont les avions que je prends pour aller ailleurs. Je n'aime pas spécialement les avions, et j'espère ne jamais commettre l'erreur de tomber amoureux des avions. Mais cet ailleurs où je veux aller a changé avec le temps. Auparavant, j'étais davantage du genre à craquer pour quelqu'un. Et à vouloir le clamer haut et fort. Mon livre précédent, *Tout est illuminé*, était un peu dans cette veine, bourré d'énergie, entièrement au superlatif. Maintenant, je suis beaucoup plus rangé, enfin plus mûr. Je ne mets pas le volume au maximum en permanence.

**Et à présent, *Tout est illuminé* est adapté à l'écran<sup>3</sup>. C'est douloureux de voir une œuvre aussi intime recréée par quelqu'un d'autre ?**

Vous avez déjà entendu votre voix enregistrée sur un répondeur ? Quel malaise... Là, c'est un peu comme si on avait mis le haut-parleur. Mais, d'une certaine manière, je ne me sens pas du tout concerné. Ce n'est pas ce que j'ai fait, moi. Ce n'est pas comme cela que je l'aurais fait. Je n'ai pas voulu faire ce film et d'ailleurs, je n'aurais même pas su comment m'y prendre.

**Vous étiez sur le tournage ?**

C'était bizarre. J'y allais, personne ne savait que j'étais là, et tout le monde s'en fichait. Alors, je n'ai fait qu'assister en spectateur. Ils criaient : « Parfait. Tout le monde va dans la chambre de Jonathan... Est-ce que quelqu'un a vu la grand-mère de Jonathan ? Il faut la faire venir dans la chambre de Jonathan. » J'adorais cette situation étrange, décalée et entièrement en rapport avec mon livre. J'aimais bien la confusion des identités, entre la vie réelle, le livre et le film.

**En dehors des livres et des films, comment réagissez-vous au climat politique aux États-Unis, à la candidature de Samuel Alito à la Cour suprême, au gouvernement de Bush ?**

En mangeant des glaces, voilà. Sérieusement, je ne crois pas que la situation soit aussi épouvantable que tous les pronostics le laissent penser. Cela fait de meilleurs titres, et les hommes politiques invités par les journalistes aiment parler de ce qui est tout blanc ou tout noir. Je crois qu'il y a une évolution. Tout n'est pas bon dans cette évolution, mais elle pourrait un jour aboutir à des effets positifs.

**Donc, vous restez optimiste ?**

Totalement optimiste... Un peu inquiet, mais totalement optimiste ! ■

1. *Tout est illuminé*, traduit par Jean-Pierre Carasso et Jacqueline Huet, L'Olivier, 2003.

2. Traduit de l'allemand par Bernard Kreiss, Albin Michel, 2002.

3. *Tout est illuminé* (2005), film réalisé par Liev Schreiber.